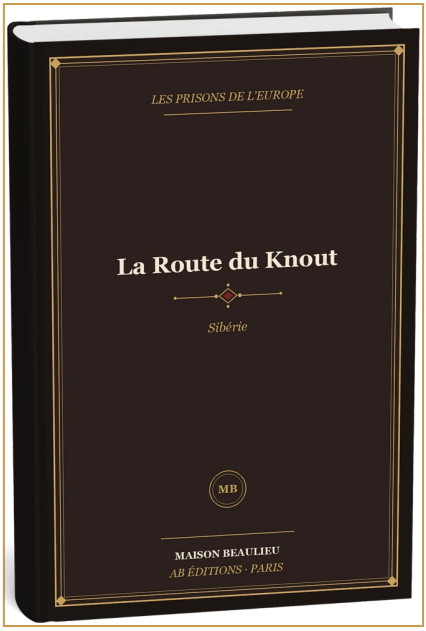
MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Prisons de l'Europe · Volume 5 sur 8



La Route du Knout

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L’ARCHIVE AU FEUILLETON

1. La colline de Brünn

Brünn, ce 14 novembre 1845. — J’écris ces lignes à la table boiteuse d’une auberge dont je n’ai pas retenu le nom, faute d’avoir su le prononcer deux fois de la même manière. La diligence de Vienne m’a déposé ici à la nuit tombée, moulu, l’oreille encore pleine du grincement des essieux moraves, qui ne ressemble à nul autre grincement d’Europe. Je note, pendant qu’elle est fraîche, la seule chose de la journée qui mérite qu’on la garde : ma première vue de la citadelle, et la rencontre, au pied de son rocher, d’un vieil homme qui en a gardé la porte vingt-quatre ans, et qui a bien voulu, pour trois pipes de tabac et le prix d’une chopine, m’en ouvrir la mémoire.

On ne voit pas venir le Spielberg. On croit entrer dans une vallée comme une autre — riante, disent les livres, et elle l’est encore, malgré tout ce qu’elle a enduré — avec ses toits rouges qui s’égrènent entre les peupliers, ses clochers noirs dressés comme des mâts dans le soir, et cette rumeur douce d’une ville qui vit sans trop se poser de questions sur elle-même. Puis la route tourne, la diligence s’incline sur un pavé plus rude, et l’on aperçoit, au couchant, une masse qui n’a pas de sœur dans le paysage : un monticule nu, sans un arbre, sans une haie, comme si la terre elle-même avait refusé d’y pousser quoi que ce fût qui pût faire de l’ombre à un homme ; et sur ce monticule, un parallélogramme de pierre sombre, hérissé de fenêtres si étroites qu’on les prendrait, de loin, pour des meurtrissures plutôt que pour des ouvertures. J’ai vu la façade s’allumer au dernier soleil, une à une, comme si quelqu’un, à l’intérieur, promenait une torche derrière

chaque vitre pour me compter ; et j'avoue, moi qui ai pourtant dormi sous les combles de la Tour de Londres sans qu'il m'en restât rien qu'une curiosité satisfaite, que cette rangée de feux immobiles m'a serré la gorge d'une façon que je n'attendais pas.

C'est que la Tour de Londres, monsieur le lecteur — on me pardonnera d'emprunter, une phrase durant, l'apostrophe d'un vieil homme dont j'aurai bientôt à vous parler — la Tour de Londres est un tombeau fermé, un lieu qui a fini de mourir et qui se laisse visiter comme on visite une ruine, avec des guides et des tickets d'entrée. Ce qu'on m'avait dit à Londres du Spielberg, on me le disait à voix plus basse, et comme on parle d'une chose qui continue. Le Spielberg n'est pas un souvenir. J'y montais, ce soir-là, vers une prison qui fonctionne encore, sous le même règne, avec les mêmes clefs peut-être ; et cette différence-là, toute simple qu'elle paraisse énoncée ainsi, change tout à la manière dont on regarde une colline.

J'avais loué, pour la nuit, une chambre dans l'auberge du Cerf-Blanc, au pied même du chemin qui grimpe vers la citadelle ; et comme le patron, brave homme qui parlait un français d'auberge tout fait de gestes, ne pouvait rien pour éclairer ma curiosité, je descendis, à la tombée du jour, jusqu'à la petite taverne qui fait face au premier lacet de la montée — un antre bas, enfumé, où l'on sert un vin rêche et une bière plus rêche encore, et où je fus assuré, par un geste du menton, de trouver « celui qui sait ». Celui qui sait était assis dans l'angle le plus sombre, devant un pot vide qu'il retournait de temps en temps comme pour s'assurer qu'il l'était bien.

C'était un homme dont l'âge se laissait difficilement compter, tant les années l'avaient traité comme on traite une pierre plutôt qu'un visage — non pas ridé, mais taillé, à angles secs, avec deux petits yeux

gris enfoncés sous des sourcils de neige, et une bouche que les décennies de silence forcé avaient réduite à une ligne, si bien qu'on la devinait plus qu'on ne la voyait remuer quand il parlait. Il portait encore, malgré la chaleur du poêle, une sorte de capote grise dont les boutons de cuivre, ternis, laissaient deviner un uniforme sous le paysan. Le patron me souffla, en me servant, qu'on l'appelait dans le pays le vieux Wenzel — le Milan, à cause de son nez et de son œil — et qu'il avait porté les clefs du fort pendant vingt-quatre ans, jusqu'au jour où ses jambes, disait-on, avaient refusé de finir la montée un matin de gel, et où on l'avait mis à la retraite sans autre cérémonie qu'un reçu.

Je m'assis en face de lui, sans qu'il levât les yeux, et je posai sur la table, entre nous, non pas une pièce — j'avais appris, à mes dépens, dans ces pays, qu'une pièce d'argent ferme plus de bouches qu'elle n'en ouvre, car elle sent l'espion — mais une blague de cuir toute pleine d'un tabac de Hollande que j'avais acheté à Vienne, précisément dans l'idée qu'il me servirait un jour de sauf-conduit. Le vieil homme la considéra longuement, comme on considère une bête dont on n'est pas sûr qu'elle morde ; puis il tendit une main aux jointures grosses comme des noix, l'ouvrit, la referma dessus, et grommela quelque chose dans son allemand des montagnes que je ne compris qu'au geste qui l'accompagna : setz dich — assieds-toi, ce que j'avais déjà fait, mais qui, dans sa bouche, voulait dire autre chose : reste, et écoute.

— Vous montez là-haut demain, dit-il enfin, en français, un français appris on ne sait où, dans quelque garnison ou contre quelque prisonnier, et qui gardait, sous les mots, l'accent dur de son

pays. Tous les curieux montent. On vous montrera les fossés, le puits, peut-être une cour. On ne vous montrera rien.

— Et vous, lui dis-je, que me montreriez-vous ?

Il eut, pour toute réponse, ce rire bref et sans joie des hommes qui ont trop longtemps ri malgré eux devant leurs chefs pour rire encore autrement ; il bourra sa première pipe avec une lenteur de cérémonie, l'alluma à la chandelle de suif qui coulait entre nous, et, quand il eut tiré trois bouffées sans me quitter des yeux, comme pour juger si j'étais de ceux qui écoutent ou de ceux qui n'entendent que le son de leur propre curiosité, il commença de parler ; et je transcris ici, du mieux que ma mémoire et mes notes de la nuit me le permettent, ce que ce vieux geôlier de l'empereur me raconta du fort qu'il avait servi.

Il faut savoir, me dit-il d'abord, ce qu'est cette colline pour qui n'y a jamais vécu qu'en passant. Elle n'a pas toujours porté malheur : les margraves de Moravie y avaient bâti, du temps qu'on se battait encore d'homme à homme et de château à château, une forteresse qui regardait au loin, comme il convient à une forteresse honnête, vers l'ennemi du dehors. Puis les siècles avaient tourné leurs armes, ainsi qu'ils font toujours, contre l'ennemi du dedans ; et la même pierre qui avait défendu le pays s'était mise, un beau jour, à le surveiller. Voilà, me dit le vieux Wenzel en tapotant le pot de son doigt noirci, voilà toute l'histoire des châteaux forts, en Moravie comme ailleurs : ils commencent par regarder au-delà des frontières, et ils finissent par regarder en bas, dans leur propre cour.

Il avait vu le fort, disait-il, criblé par les canons français au temps d'Austerlitz — il n'avait alors que ses premières culottes, mais son père, guichetier avant lui, le lui avait raconté cent fois : les brèches

ouvertes dans les murailles, le noir des cachots soudain offert au jour comme une plaie qu'on découvre, et les gens de Brünn, effarés, découvrant pour la première fois de leur vie de quoi étaient faites les entrailles de leur montagne. On avait rebâti tant bien que mal, dit-il, avec cette hâte des vaincus qui veulent surtout qu'on ne voie plus rien ; et le fort, moins fier qu'avant, avait cessé d'être une place de guerre pour devenir, tout uniment, une prison. « Un invalide, disait mon père, suffit bien à garder un homme chargé de fers. Il n'est pas besoin de héros pour surveiller des vaincus. » On y enferma d'abord les galériens, la piétaille du crime ordinaire, voleurs et déserteurs qu'on employait aux travaux de la place ; puis, comme il fallait bien loger quelque part ces prisonniers d'un genre nouveau que les temps commençaient à fournir en abondance — je veux dire ceux dont le seul crime avait été de croire, ou d'écrire, ou d'espérer — on les mêla aux galériens, sur les mêmes registres, dans les mêmes cachots, comme si l'on avait voulu, par ce voisinage, leur apprendre d'un même coup l'humiliation et le silence.

Car c'est là, monsieur, la chose qu'il faut comprendre avant toute autre, si l'on veut entendre ce que fut le Spielberg : l'empereur ne haïssait pas également tous ses ennemis. Un voleur de grand chemin, un assassin même, ne le troublait guère ; celui-là n'avait offensé que ses semblables. Mais l'homme qui avait rêvé tout haut d'un pays libre, qui avait mis sur le papier dix lignes contre le trône, celui-là avait fait pis que du tort aux hommes : il avait touché à la personne même du souverain, qui se croyait, du haut de Vienne, le représentant de Dieu sur la terre autant que le maître des peuples. Aussi le régime qu'on réservait à ces gens-là — on l'appelait, dans la langue du pays d'où venaient la plupart d'entre eux, le carcere duro , la geôle dure — était-il pensé, non pour punir un acte, mais pour user une âme, lentement,

méthodiquement, comme on use une pierre à l'eau qui tombe goutte à goutte, toujours au même endroit.

Le vieux Wenzel se tut un instant, retourna encore son pot, et, comme je n'osais rien dire de peur d'interrompre le fil qu'il tenait, il reprit, plus bas :

— Vous voulez voir un convoi arriver ? J'en ai vu tant que je pourrais vous les compter par les saisons. Je vous dirai celui de février, l'année vingt-quatre, parce que c'est celui qui m'a le plus marqué, étant jeune alors dans le métier, et parce qu'il portait des noms qu'on chuchote encore dans le pays.

On avait annoncé le convoi trois jours à l'avance, dit-il, par un courrier de Vienne, avec cette solennité sèche que la chancellerie mettait à ces sortes d'affaires, comme on annoncerait une livraison de grain plutôt que l'arrivée d'hommes. Il neigeait sur la Moravie depuis une semaine, et la route qui monte de Milan par la Carinthie et la Styrie n'est pas tendre, l'hiver, aux fourgons bâchés ; on sut, par les gens de poste, que le voyage avait été un martyre pour ces messieurs, dont l'un surtout, un comte, ne tenait plus debout et qu'on avait dû, à deux relais, transborder évanoui.

Ils arrivèrent au soir, sous escorte — vingt gendarmes, cinquante fantassins, pour cinq hommes aux chevilles rivées de fers, comme si l'on avait craint qu'une armée entière ne vînt les leur arracher sur la route. La petite porte du fort, celle qu'on réserve aux prisonniers — car il y a, monsieur, deux portes au Spielberg, la grande, cintrée, par où passent les gouverneurs et les visiteurs de marque, et la petite, basse, toute garnie de fer, par où n'entre jamais que ce qu'on veut ne plus revoir — la petite porte s'ouvrit sur cette procession d'hommes

hâves, aveuglés par les torches après tant de jours d'obscurité de voiture, et si engourdis de froid et de fatigue que les soldats durent en soutenir deux sous les bras pour leur faire franchir le seuil.

Il y avait là, me dit le vieux Wenzel, un comte lombard dont on avait commué la sentence de mort en réclusion perpétuelle par une grâce que l'empereur, disait-on, aimait qu'on appelât sa clémence ; un jeune Français, arrêté à Milan pour des papiers qu'on avait trouvés sur lui, condamné de même après deux années d'instruction ; et trois autres, dont les noms m'échappent aujourd'hui, tous coupables du même crime, à savoir d'avoir aimé leur pays plus que leur maître. On les fit ranger dans le long corridor qui suit la petite porte, corridor si étroit que deux hommes n'y peuvent marcher de front, et au bout duquel le commandant de la place, installé dans une manière d'antre voûté qu'on appelait entre nous, sans grand respect, le bureau du Cerbère, tenait le registre d'écrou.

— C'est moi, monsieur, qui portais la lanterne, ce soir-là, dit le vieux, et je vis le commandant tremper sa plume, et demander à chacun son nom, son âge, sa qualité, comme on l'aurait demandé à un voleur de grand chemin, et l'écrire sur la même page où, deux lignes plus haut, figurait déjà le nom d'un assassin qu'on avait rentré la semaine d'avant. Le comte — car c'en était un, malgré ses habits crottés du voyage et sa barbe de dix jours — voulut, je crois, dire un mot sur son rang ; le commandant ne leva pas les yeux du registre. Ici, dit-il seulement, il n'y a que des numéros et des chaînes. Et il continua d'écrire.

On leur ôta, poursuivit le vieux, les fers du voyage — de lourds fers de route, qu'on remet aux gendarmes en fin de traite — pour leur en river d'autres, plus lourds encore, comme si le fort avait tenu à leur

faire sentir, dès le seuil, qu'ils changeaient non de geôle mais de degré de malheur. Puis vint le tailleur — un forçat promu à ce grade, qui prenait mesure aux nouveaux venus avec l'indifférence professionnelle d'un tailleur de ville, sauf qu'il ne taillait qu'un seul habit, toujours le même, pour tous les hommes qui passaient sous sa toise : un pantalon mi-parti, gris d'un côté, marron de l'autre, une veste pareille, une chemise d'étoupe si rêche qu'elle entrait dans la chair comme un cilice, un bonnet de feutre gris en pointe, à faire rire s'il n'avait fait pleurer. Ainsi vêtu, me dit le vieux Wenzel avec cette grimace qui lui servait de sourire, un prisonnier du Spielberg se serait fait reconnaître d'une lieue, quand bien même il eût pu marcher une lieue — ce qui, ajouta-t-il, n'arrivait à peu près jamais.

Ce fut alors, dit-il, que le commandant — car il aimait, celui-là, à finir ses réceptions par un mot, comme un aubergiste qui souhaite le bonsoir — leur adressa la phrase que je devais, dans les années suivantes, entendre répéter à chaque convoi, tant elle avait plu, semblait-il, à ceux qui l'avaient inventée : « Vous savez, messieurs, que vous n'êtes condamnés qu'au carcere duro . » Et il appuyait sur ce qu' , sur ce ne… que , comme pour leur faire sentir toute la mesure de la faveur qu'on leur faisait, puisqu'il existait, plus bas encore dans l'échelle des tourments prévus par le règlement, un carcere durissimo dont celui-là n'était, disait-on, que l'antichambre. Les prisonniers, qui ne savaient rien encore de ce que ce mot recouvrait, en éprouvèrent d'abord un soulagement absurde, comme des hommes à qui l'on vient d'annoncer une sentence et qui se prennent à espérer, sur la foi d'un adverbe, qu'elle sera moins lourde qu'ils ne la craignaient. Ils apprirent, dans les jours qui suivirent, tout ce que ce seulement voulait dire.

— Vous voulez savoir ce qu'était une journée, là-dedans ? me dit le vieux Wenzel, après avoir laissé s'éteindre sa pipe et l'avoir rallumée avec la même lenteur, comme s'il fallait, pour aborder ce sujet-là, refaire à chaque fois toute une cérémonie. Je vais vous la dire, moi qui les ai comptées par centaines, ces journées, du dehors des cachots, ce qui est encore, croyez-moi, une manière de les compter du dedans.

Le cachot, dit-il, n'a rien qui le distingue des autres cachots du monde, sinon la perfection avec laquelle il est pensé pour ôter à un homme, l'un après l'autre, tous les secours de son corps. Huit à dix pieds de long, cinq ou six de large ; un jour qui tombe d'en haut par une lucarne si étroite et si placée que le prisonnier, attaché par sa chaîne à l'anneau du mur, ne peut jamais s'en approcher assez pour y coller son visage. Un lit qui n'est qu'une planche, une cruche, un baquet — voilà tout le mobilier qu'on doit à un homme qu'on a résolu de faire durer sans le laisser vivre. Certains, les premiers temps, demandaient qu'on leur donnât une paillasse, n'ayant jamais dormi sur autre chose que du drap ; on leur répondait, avec cette politesse glaciale qui est la vraie cruauté de ces maisons-là, qu'on pouvait toujours, s'ils y tenaient, les faire passer au carcere durissimo , où l'on couche à même la pierre. Ils cessaient de demander.

Trois fois par jour, dit le vieux, la porte s'ouvrait, et ce n'était jamais pour apporter un secours, mais pour vérifier une absence de secours : un gardien sondait les fers à coups de marteau, palpait les murs, comptait les fentes, comme on compte le bétail d'une étable pour s'assurer qu'aucune bête ne s'est échappée par un trou qu'on n'aurait pas vu. On leur servait, matin et soir, deux plats de fer — une soupe grasse d'un suif rance qui soulevait le cœur des mieux nés d'entre eux, et des haricots cuits à l'eau, sans autre assaisonnement

que la faim, qui finit toujours, au bout de quelques semaines, par faire accepter ce que les premiers jours avaient fait vomir. Un pain de munition devait durer deux jours ; on l'apprenait vite, ou l'on jeûnait le second. Et quand l'un des captifs, malade, s'étonnait qu'on ne lui fît pas une ration meilleure que celle d'un jeune homme robuste, on lui répondait, avec la même économie de mots que pour tout le reste : « Il ne fallait pas déplaire à l'empereur. »

La règle du silence, poursuivit le vieux, était celle que les prisonniers redoutaient le plus, davantage encore que la faim, car la faim tue le corps quand elle veut, mais le silence, lui, tue l'esprit à petit feu, et ne se presse jamais. On ne devait ni chanter, ni parler haut, ni frapper le mur ; les sentinelles, dans les corridors, veillaient à ce commandement d'un seul mot, toujours le même, jeté sec dès qu'un murmure s'élevait d'une cellule — still ! , silence — et ce mot-là, monsieur, je l'ai crié moi-même, tant de fois, sans y penser, que je l'entends encore parfois la nuit, à mon âge, quand rien ne le justifie plus. Mais les prisonniers, qui avaient plus d'esprit que leurs geôliers, avaient trouvé une brèche à cette loi-là comme à toutes les autres : ils s'appelaient d'une lucarne à l'autre par des chansons de leur pays, dont un couplet, chanté d'une cellule, en appelait un autre de la cellule voisine ; et l'on m'a dit qu'un homme, ainsi, avait reconnu un compatriote enfermé à dix pas de lui sans l'avoir jamais vu, à la seule couleur d'une voix portant un air de son enfance. Cela ne durait qu'un instant, le temps que la sentinelle repérât d'où venait le bruit et criât son still ! ; mais cet instant-là, à ce qu'on m'a raconté, valait à ces hommes des semaines de silence.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

ÉDITION COMPLÈTE DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT

La suite de « La Route du Knout » vous attend

Recevez l'ouvrage intégral (EPUB avec ex-libris à votre nom, compatible Kindle, Kobo, Apple Books, smartphone et ordinateur) dans les minutes qui suivent.

Débloquer et lire le livre complet (EPUB — 12,90 €) →

Offre Trilogie : les 3 premiers tomes réunis (24,90 € au lieu de 38,70 €) →

https://adrienbeaulieu.com/books/prisons-europe-tome7